

THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



THE
REVOLUTIONARY



LIBERTY
FRATERNITY

LUCINDE;

OU

LES CONSEILS DANGEREUX.

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE.

Par M. de VILLETERQUE.

La calomnie est le bonheur de l'envie , le
ressource des oisifs & l'esprit des fots.



A BREST, de l'Imprimerie de R. MALASSIS. 1791.

A. J. J. ROUSSEAU.

O Tor, qui fus bienfaïtant, Philosophe, sensible & amoureux ; écoute moi !

Ne va pas me dire que tu es mort ; tout le monde t'a vu. — Le souvenir d'un grand homme le rend présent par-tout : on croit toujours voir ce qu'on admire.

Ces formes élégantes que la nature donne aux femmes , & que le ciseau donne au marbre , firent naître en toi la première idée de la perfection , & c'est en admirant les graces que tu découvris l'harmonie de l'univers. — Quel doux chemin pour arriver à la philosophie ! —

Que dirais-tu en voyant tout ce qui se passe , tout ce qui finit , tout ce qui se fait ? On dévore l'avenir , il semble qu'on veuille l'épuiser , & cependant la durée a besoin de l'avenir.

Chacun travaille à sa statue ; les piédestaux sont prêts. — L'espérance de devenir célèbre est plus constante que la certitude même de l'être.

Dix-huit siècles s'anéantissent dans un jour , & le passé n'a plus qu'un an.

La chaudière d'Eson est sur le feu , & ma patrie se rajeunit. — Puisse le malheur de la fable être la fable de l'histoire !

J'oublie , en causant avec toi , que c'est un mort qui m'écoute ; & dans le fait tu ne vis plus , n'est-ce pas ? On meurt toujours de l'immortalité. Daigne sourire en me lisant : j'ai peint quelques dangers de la calomnie , & tu connus tous ses malheurs ; puisses-tu en être la dernière victime !

Adieu , je t'aime comme je t'admire.



A CELLE QUE J'AIME.

UN nuage obscurcit un beau jour , un orage en trouble le calme , un plaisir l'embellit , un souvenir le rappelle , une rose en a la durée. — Voilà la vie. — Oui , ma belle maîtresse , c'est ainsi que nos doux instans s'écoulent à travers l'avenir , jusqu'au point où tout s'arrête. — Là finissent les heureuses folies , la sagesse , l'amour , les soins inutiles , l'espérance du lendemain , les éloges , l'envieuse calomnie qui les détruit , & le souvenir qui s'en afflige.

Je fus malade un jour , je m'en souviens. — Je réfléchis beaucoup , je donnai ce jour tout entier à la raison , & je devins sage , très-sage , car tous les lendemains ont été au plaisir : le dernier sera encore pour la sagesse , & je n'aurai perdu que deux jours. — En diriez-vous autant , gens raisonnables qui gémissiez sans cesse ? Je suis heureux. — Cela durera-t-il ? & qu'importe ? — Je suis toujours prêt à quitter la vie & à en jouir ; sa durée est celle du bonheur : respirer ne suffit pas , je veux être ému. — Cent ans pourraient ne pas valoir une nuit.

La raison ! — Ah ! oui , — Je fais bien qu'on l'aime , mais c'est en regrettant de la connaître ; elle détruit tout. — Doux plaisirs , doux projets , c'est de leurs débris qu'on voit sortir l'expérience calme & froide qui éclaire & qui afflige. —

Quand je serai vieux , j'éparpillerais tristement les souvenirs du passé sur un avenir mourant.

Je réfléchirai sur tout.

Adieu tout. — Car les plaisirs de la vie semblent fuir devant celui qui les juge. — Non , je ne vieillirai pas. — Non. — Le plaisir compte toujours peu d'années , mais il les embellit. — Que m'importe la durée de mon existence , si c'est le bonheur qui l'abrège ? —

O doux plaisir ! déchire , si tu veux , les dernières pages de ma vie , mais remplis toutes les autres. Je pourrais , tout comme un autre , faire de mauvais raisonnemens sur le bonheur des Nations , les siècles passés qu'on juge si mal , l'avenir qu'on connaît si bien , les événemens prévus , les principes qu'on prépare , les préjugés qu'on détruit ; tout cela pourrait intéresser ; mais tout le monde

écrit, & personne ne lit. — Cela est très-malheureux. — D'ailleurs il faut avoir la certitude d'être utile pour en avoir même le desir.

Je n'oublierai jamais que j'avais un jour sur ma table l'esprit des Loix, le Contrat Social, Anacharsis, les Œuvres de Raynal, de Mably. — Je parcourais, je dévorais, je voulais tout lire à la fois. — Je sentis mon ame électrisée par le besoin de réfléchir. — Je prends une plume. — L'univers attendait sans doute une bonne leçon politique. — Mais hélas ! comme le ciel se joue des vains projets des hommes ! je voulais faire un raisonnement, je fis une chanson, & la voilà. — Assistez au réveil des Nations, ô vous, grands hommes qui devez les éclairer ! je ne connais que le réveil de ma Maîtresse, & je le chante.

LE REVEIL DE ZÉLINE.

SANS m'occuper de l'avenir,
Et des sots dont l'humeur chagrine
Cherche des torts au doux plaisir,
Et des défauts à ma Zéline,
Mes vers s'échappent de mon cœur ;
Ils sont enfans de mon délire ;
Le souvenir de mon bonheur
Est le seul dieu qui les inspire.



LE jour paraît. Eveillez-vous,
Sombres amis de la sagesse,
Quant à moi, j'ai des soins plus doux ;
Je dors encor chez ma Maîtresse.
Lorsque dans les bras du bonheur
On peut reposer sans alarmes,
Le sommeil en a la douceur,
Et le réveil en a les charmes.



OUBLI de tout ! O doux repos !
L'amour se plaint de ta durée,
Il doit éloigner tes pavos
Des yeux d'une Amante adorée.
Près de l'objet de ses desirs,
Lorsqu'au sommeil on s'abandonne,
Un songe promet les plaisirs,
Mais c'est le réveil qui les donne.

QUE ton regard est enchanteur !
Amour, c'est ainsi que tu blesses,
On meurt de l'excès du bonheur.
Zéline, je crains tes caresses ;
Mais cependant si dans tes bras,
De plaisir & d'amour j'expire,
Mon amante, n'en doute pas,
Je renaîtrai pour te le dire.



AMOUR ! j'attends, en l'admirant ;
Que ma Zéline se réveille :
Sur son beau sein mon œil errant,
Voit tous mes plaisirs de la veille.
Peindrai-je cet instant flatteur ?
Ah ! la volupté m'en dispense ;
Car pour exprimer le bonheur,
L'amour ne veut qu'un doux silence.



L'AMOUR est le Dieu des Amans,
Et des plaisirs de tous les âges ;
Mais il est le Dieu des talents
Lorsqu'il ne veut que des suffrages :
Il vient d'ajouter à ses droits,
Et qu'à-t-il fait ? On le devine.
Pour réunir toutes les voix
Il a pris celle de Zéline.

Mes jours s'écoulent sans chagrin ;
 Loin des ennuis & des disgrâces ;
 S'ils sont comptés par le destin ,
 Ils sont embellis par les grâces.
 Quand l'âge éteindra les desirs
 Qu'inspire une femme jolie ,
 Puisse la fin de mes plaisirs
 Être aussi celle de ma vie. (a)



Je ne suis pas , je le vois , destiné à être un grand homme. — Hé bien ! soit. — Je serai heureux , humain & bienfaisant. Je me consolerai de ne pouvoir m'occuper du bonheur des Nations , quand je pourrai offrir quelques secours au malheureux qui meurt de faim , & qu'on oublie parce qu'il se tait. — Ah ! si chacun en faisait autant , nous aurions plus de chansons , & moins de pauvres.

Si en vieillissant oïseusement , je trouve quelques occasions de bienfaisance , je les ajouterai à celles du plaisir. — Je m'occuperai de tout avec paresse , je jouirai de tout avec délice , j'écrirai sans prétentions , j'écouterai mon cœur , la réflexion n'efface jamais ce que le sentiment inspire. — Je n'attendrai jamais le lendemain , crainte de perdre la veille. — Amour , plaisir , étude , projet , raison , sagesse , tout occupera à la fois ma rapide existence ; je veux la parcourir avec une vitesse qui laisse mon avenir même derrière moi. Je voudrais , oui , je voudrais épuiser mes années dans un jour , demain peut-être je ne serai plus heureux. — Le temps échappe à la pensée même , & l'espérance veut le fixer : qu'elle folie ! L'espérance assoupit l'avenir , le plaisir le réveille.

Tout ce qui rappelle le bonheur me ramène à toi , être charmant ; c'est en parlant de l'amour qu'on approche des grâces. — Tu cesseras de m'aimer. — Zéline , tu m'oublieras. — Mais si quelquefois tu te souviens de moi , tu pourras dire : je ne fais s'il existe encore , mais s'il respire , il pense à moi. —

Les femmes ! les femmes ! ah ! il faut les aimer pour les connaître. — Les vertus de leur cœur échappent à l'indifférence qui ne juge que leurs grâces.

(a) L'été dernier , Zéline me demandait une chanson ; je fis celle-là pour elle , & près d'elle. — Cens censés ! vous êtes ennuyés en la lisant. — J'étais heureux en la faisant. Vous ne pouvez la juger ; chantez la.

Les femmes ! on en parle sans cesse , on n'en parle jamais assez : ce qu'on ne dit pas d'elles est souvent la vérité , & plus souvent leur éloge.

O ma Zéline ! lorsque ta vie fut troublée par la calomnie , tes larmes coulaient sur mon cœur : mais écoute , & raisonne.

Tu es belle , tu chantes comme..... ma foi , tu chantes comme toi. — Est-ce ma faute à moi , si je ne connais pas une seule voix comme la tienne ? La comparaison échappe quand l'éloge est trop vrai. — Ton cœur est l'ame de ta voix , & tu chantes l'amour comme tes yeux l'inspirent , & tu es étonnée d'être calomniée ! Tu ne fais donc pas encore que c'est ainsi qu'on se console d'admirer ? On se venge par des mensonges des vérités flatteuses qu'on est forcé de dire. — La pauvre humanité à ce petit défaut là depuis tant de siècles , qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle se corrige. — Méprise les propos des sots , & ris des êtres bas & rampans qui calomnient ce qu'ils admirent. — La couronne des talents est quelquefois dévorée par les insectes ; mais la vérité , toujours juste , en renouvelle les fleurs quand c'est l'envie qui les déchire.

Reçois ma Comédie avec le plaisir que j'ai à te l'offrir. — J'ai voulu peindre quelques ridicules , j'ai imaginé des méchans (car il n'en existe pas) pour montrer les dangers de la calomnie & de la haine. — J'ai parlé de tes chagrins : ils n'ont eu qu'un moment , & l'envie même , que tu forces à se taire , apprend à t'applaudir. Ne t'afflige donc plus , Zéline , mais vois dans l'avenir les leçons du passé : on devient heureux en s'éclairant par les souvenirs. — Rappelle-toi toujours que malgré les plats mensonges & les propos des sots , la calomnie qui voudrait anéantir ceux qu'elle accable , commence & assure leur éloge , quand c'est la vérité qui l'acheve. — Et la vérité , Zéline , est toujours ton éloge.

A MES ENNEMIS.

J'AI des ennemis , j'en ai beaucoup ; car jusqu'à présent j'ai été heureux , & tout le monde sait que la haine assure les succès de

ceux dont elle s'occupe. — Elle agite l'opinion publique qui juge toujours bien : la vérité s'élève , & la haine est trompée. — La calomnie est le bonheur de l'envie , la ressource des oisifs & l'esprit des fots. — Depuis le bon Roi qui fait tout le bien qu'il promet , jusqu'au méchant qui voudrait faire tout le mal qu'il médite , la caressante calomnie , & les fots propos & les éloges qui assaffinent , & la bienfaisante vérité qui console , enfin le bien & le mal sont pêle-mêle dans chaque évènement. — Mais aussi après quelques millions d'années , tout est égal dans la balance de la destinée , & l'univers est au même point ; il ne faut que pouvoir attendre. — Cela est très-consolant pour les Femmes , pour les Rois & pour les roses.

ENCORE UN MOT.

SI ma Comédie est applaudie , je ne devrais pas me presser de la faire imprimer. — Si elle est sifflée , je ne dois pas perdre un instant , car il est possible d'obtenir de ceux qui lisent avec un peu d'impartialité , un jugement moins sévère , & peut-être plus juste. — Toutes réflexions faites , ma Comédie paroîtra imprimée le lendemain de la représentation : cela prouvera au moins que je n'ai pas compté sur un succès. — On me demandera peut-être pourquoi je la fais jouer , dans l'incertitude de réussir : je répondrai que l'amour propre a quelquefois le droit de rassurer sur ce qu'on desire , mais que j'en ai trop pour craindre ou pour espérer. — Ai-je tort ou raison ? & qu'importe ? Quand un revers m'afflige , le motif me console. — Zéline voulait une petite Comédie , & la voilà. Ceux qui me critiqueront n'aiment pas Zéline , & moi j'écris près d'elle. — Elle souriait. — Censeurs envieux ! je ne vous écouterai pas. — Je méprise les méchants qui voudraient me nuire , je ris d'eux , & ma gaieté m'évite le tourment de haïr.

Ma gaieté ! — Non , non , plus de gaieté. — Bientôt l'absence. —

Mais, Zéline, nous ne serons pas toujours séparés; j'en ai la douce espérance, & j'en aurais la certitude, si l'amour qu'on éprouve était le garant de celui qu'on inspire. — Ah ! sans la crainte de l'inconstance, l'assurance de se revoir abrégeroit la durée même de l'absence, car on est long-temps encore avec l'être qu'on aime, même quand on ne le voit plus. — Mais l'inquiétude inutile est le délire d'une ame trop agitée. — Je suis heureux depuis un an, & je veux l'être encore en y pensant sans cesse. — Si le chagrin m'attend, je ne veux pas le hâter, par une prévoyance douloureuse; les souvenirs du passé sont le charme de l'avenir : une année de bonheur peut embellir toute la vie.

PERSONNAGES.

LUCINDE , jeune Veuve.

ZÉLINE , Niece de Lucinde.

Madame DUMONT.

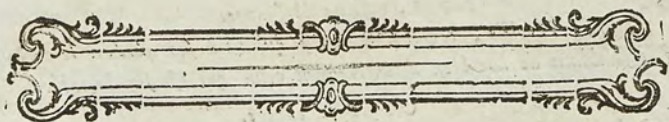
LISETTE.

FLORVILLE.

L'ABBÉ DE VERSEUIL.

LA FLEUR.

La scène est à Paris, dans l'appartement de LUCINDE.



LUCINDE,

O U

LES CONSEILS DANGEREUX,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Sallon. — Lucinde est endormie près d'une table, sur laquelle on voit des livres, des papiers. — Un livre est tombé à ses pieds.

L'ABBÉ arrive doucement, & dit à demi-voix.

MÉDITER & lire. — Voilà ce que Madame devait faire aujourd'hui, disait-elle, & voilà ce qu'elle fait. — Ordre à la porte de ne laisser entrer personne! — Il est certain qu'on doit craindre d'être interrompu, lorsqu'on est occupé aussi profondément. — La réveillerai-je? Non. — Il faut lui laisser croire qu'elle nous trompe, elle en sera plus facile à tromper : quand l'amour propre est sans inquiétudes, la confiance est sans bornes. — Voyons ; que lisait-elle? — *Il prend le livre qui étoit tombé.* Bon ! c'est un roman... & Newton sur la table! — Fort bien. — Voilà mes femmes savantes. — *Il remet le livre où il étoit.* — Je la réveillerai en faisant du bruit à la porte.

Il sort , ensuite il frappe.

Lucinde s'éveille , reprend le livre qui est à ses pieds , le cache ; fait semblant de lire bien attentivement celui qui est sur la table.

On frappe encore.

LUCINDE.

Est-ce vous , Lifette ?

L'ABBÉ.

Non , Madame , c'est moi , je n'osais vous interrompre. — Cependant permettez-moi de vous le dire , vous lisez trop.

LUCINDE.

Que voulez-vous , l'Abbé. — Le desir de s'instruire est comme le desir de plaire , tout l'excite , & rien ne le satisfait.

L'ABBÉ.

Voyons. — Que lisez-vous-là ?

LUCINDE.

C'est un traité sur l'électricité & la lumière : il est bon , un peu abstrait , mais avec de l'attention cela s'entend aisément.

L'ABBÉ.

N'êtes-vous pas fatiguée après avoir tant lu ?

LUCINDE.

Non. — Je connais cet ouvrage , je l'ai tant étudié ! Je le lirais...

L'ABBÉ.

Les yeux fermés , n'est-ce pas ?

LUCINDE.

Ah ! je vous l'assure.

L'ABBÉ.

Avez-vous parcouru quelques-uns de ces livres nouveaux que vous avez achetés ces jours derniers ?

LUCINDE.

Oui , & je n'en suis pas du tout contente. — Je suis vraiment affligée de cette stérilité littéraire qui nous accable ; car enfin qu'avons-nous ? Des piéces de théâtre qui doivent leurs succès aux situations , &

leur intérêt au moment. — Des romans imités de l'Anglais, & jamais de la nature. — Des brochures qui ne disent rien & qui parlent de tout. — Je ne conçois pas comment avec la liberté de tout écrire, nous avons tant d'auteurs, & si peu de livres.

L' A B B É.

Les grands intérêts de la raison nuisent toujours aux plaisirs de l'esprit. — On est trop occupé maintenant de ce qu'on attend, pour l'être assez de ce qu'on fait. — De grands évènements & des petites brochures..... Cela doit être encore ainsi pendant quelque temps.

L U C I N D E.

Je ne sais si ma Comédie plaira, on la joue aujourd'hui. — L'incertitude épouvante l'amour propre, & le succès même ne le rassure pas. On peut le devoir à l'indulgence.

L' A B B É.

Ne vous inquiétez pas, Madame, votre Comédie attaque les ridicules qui sont le fléau des mœurs, dans un moment où l'on s'occupe des abus qui en étaient la honte.

L U C I N D E.

Cela est vrai, mais les préjugés du théâtre sont plus sévères que la raison; on veut toujours y voir un homme respectable sous un habit respecté, & on fait que dans la société.....

L' A B B É.

Cela est différent, n'est-ce pas?

L U C I N D E.

Ah! oui, bien différent.

L' A B B É.

Mais les préjugés sont détruits, la liberté nouvelle, en ôtant à quelques personnes la liberté de tout faire, donne aux autres celle de tout dire, & le desir d'être utile permet d'en hasarder les moyens.

L U C I N D E.

Un Abbé sur la scène! Et un Abbé sans principes, sans mœurs. — Mais vous-même, pour l'honneur de votre habit, vous devriez blâmer cette disconvenance que j'ai osée.... —

L' A B B É.

Poïnt du tout , Madame , je l'approuve. — Mes chers confreres ont besoin d'une petite leçon que je veux ne pas mériter , & que je dois applaudir.

L U C I N D E.

Vous êtes indulgent.

L' A B B É.

Je suis plus juste que vous ne pensez.

L U C I N D E.

Que pensez-vous du commencement de mon hymne à la liberté ?

L' A B B É.

Cela promet beaucoup. — La laisserez-vous en prose ?

L U C I N D E.

Oui.

L' A B B É.

Vous avez raison. — L'hymne au Soleil , par l'Abbé de Rayrac ; est en prose , & n'en plaît pas moins.

L U C I N D E.

Vous m'effrayez avec vos comparaisons. Quand on réclame l'indulgence , on ne rappelle pas des succès.

L' A B B É.

Je voudrais bien vous entendre lire votre hymne , un hommage à la vertu peut encore être embelli par les graces : les femmes disent si bien tout ce qu'elles font.

L U C I N D E *en souriant.*

Le disent-elles toujours ? — Je crois que mon hymne est parmi ces papiers. *Elle cherche sur la table.*

L' A B B É.

Je vous attends avec la plus vive impatience. *A part.* Quelle folie ! Ah ! qu'une femme savante est facile à tromper ! Un sourire l'encourage , un éloge l'abuse.

L U C I N D E.

Ah ! la voici. — Puissé-je ne pas vous ennuyer !

L' A B B É.

A part. Puissé-je ne pas rire ! *Haut.* En vérité, Madame, vous êtes aussi trop modeste ; mais le doute du succès en est presque toujours le garant : la présomption néglige tout ; l'inquiétude n'oublie rien.

L U C I N D E.

L'Abbé, de l'indulgence !

L' A B B É.

N'y comptez pas. — Vous juger sévèrement, ce n'est que vous admirer mieux.

L U C I N D E.

Enfin, voici mon Hymne.

L' A B B É.

J'écoute.

L U C I N D E *lit.*

Hymne à la liberté.

Fille du Ciel, auguste liberté, répands sur mes pensées ton énergie & ta puissance ; tu serais la sagesse même, si tu n'étais son plus bel ouvrage. Déesse des héros ! ton nom promet des vertus, & ton culte les donne.

L' A B B É.

Fort bien, Madame.

L U C I N D E.

Tenez, l'Abbé, restons-en-là. — Vous m'écoutez avec une attention qui m'inquiète. — Une ébauche imparfaite sur un sujet aussi important, ne laisse aucun droit à l'indulgence. — Laissons cela,

Elle remet le papier sur la table.

L' A B B É.

Je suis très-aise de l'avoir lue, puisque vous me refusez le plaisir de l'entendre. — Cette hymne serait une profession de foi patriotique, si les hommes avoient les vertus dont vous avez les charmes ; mais l'éducation nous les promet, & la nature vous les donne.

L U C I N D E.

Mes commentaires sur Newton sont presque finis ; nous les lirons demain,

L' A B B É.

Ma foi, Madame, vous m'étonnez; mais non. — Quand l'esprit est supérieur à tout, il n'est étranger à rien; & les femmes!...

L U C I N D E.

L'Abbé, grâce pour le compliment, j'ai vu venir celui-là. — Avons-nous aujourd'hui quelque chose de nouveau à lire?

L' A B B É.

Non, Madame. — Ah! attendez. *Il cherche dans sa poche.* Je ne l'ai pas ici. — C'est une chanson que Florville a faite pour Mlle. Zéline. — J'en ai retenu un couplet, qui me plaît assez. — C'est l'éloge de la voix de Zéline.

L U C I N D E, *avec humeur.*

Voyons ce couplet. *A part.* Toujours des éloges, & toujours pour ma niece! Quel supplice! Ah Florville, Florville!

L' A B B É.

Je lui donne des leçons de Musique; mais on oublie, en écoutant Zéline, que cet art a des leçons; on croit qu'il n'a que des graces.

L U C I N D E, *impatentée.*

Eh! chantez donc.

L' A B B É *chante.*

L'Amour est le Dieu des Amans,
Et des plaisirs de tous les âges;
Mais il est le Dieu des talents,
Lorsqu'il ne veut que des suffrages;
Il vient d'ajouter à ses droits,
Et qu'à-t-il fait? On le devine:
Pour réunir toutes les voix,
Il a pris celle de Zéline.

L U C I N D E.

Ce couplet n'est pas mauvais.

L' A B B É.

Vous n'aimez pas Florville. — Est-il enfin parti?

LUCINDE.

L U C I N D E.

Je le crois.

L' A B B É.

Mais où avait-il donc vu Zéline , avant de la rencontrer chez vous ?

L U C I N D E.

Au couvent ; & quand il la trouva ici , il se crut autorisé à faire toutes les extravagances qui m'ont déterminée à l'éloigner d'ici.

L' A B B É

Il est bien étourdi. — Ah ! si son frere, le Président de Florville , était assez heureux pour vous plaire..... Ce mariage.... Tenez. — *Il cherche dans sa poche. J'ai reçu encore hier une lettre de lui.* — Voulez-vous la lire ? *Il la lui donne.*

L U C I N D E.

Volontiers , j'aime son style. *Elle s'éloigne un peu , & lit bas :*

L' A B B É *s'éloigne aussi , & dit à part.*

Elle croit que je suis sa dupe , & que je suis persuadé qu'elle n'est occupée que de littérature. Pauvre femme ! Je connais sa vie ; mais que m'importent ses torts ? ils me sont inutiles. — Ses ridicules seuls me rendent nécessaire , & je les augmente. — Elle est riche , & je n'ai rien. — Elle est femme de qualité , & je ne suis rien. — Je veux un asile , une existence , un avenir , je trouve tout cela chez elle , & je la flatte. — Rien de si naturel. — Quand on veut tromper sans obstacles , il faut mentir sans remords ; je me suis fait Abbé pour le pouvoir sans dangers.

L U C I N D E , *en rendant la lettre à l'Abbé.*

Mais il parle beaucoup de Zéline.

L' A B B É.

Parce qu'elle a le bonheur d'être aimée de vous. — Tout ce qui n'excite pas la jalousie a des droits à l'indulgence.

L U C I N D E.

Cette jeune personne est intéressante par ses vertus & ses malheurs. Mon frere , en mourant , n'eut que le temps de me la recommander , de me nommer le couvent où elle était , & puis il expira.

B

L' A B B É.

Elle est peut-être sa fille, tout le monde le croit. — On a parlé ; vous le savez , pendant quelques temps d'un mariage secret avec Mlle. de Lormont dont la mort précéda la sienne.

L U C I N D E.

J'ai visité tous ses papiers , & je n'ai rien trouvé qui rendit cette conjecture vraisemblable ; mais j'aimais mon frere. — J'aimerai Zéline comme si elle était ma niece. *A part.* Et je m'en vengerai comme si elle ne l'était pas. *Haut à Lisette qui arrive.* Lisette , arrangez un peu cet appartement , tous ces livres sont en désordre , je vais chez Zéline.

S C E N E I I.

L' A B B É E T L I S E T T E.

L' A B B É.

Tu paraîs triste, ma chere Lisette.

L I S E T T E.

Je m'ennuie.

L' A B B É.

Que veux - tu ? chez une savante les Soubrettes ne font rien. — Non. — Pour plaire à Madame il faut avoir ses ridicules , & si elle les voyait dans une personne de son sexe , elle les trouverait trop absurdes.

L I S E T T E.

Mais dites-moi , que fait-on dans ces assemblées de beaux esprits ?

L' A B B É.

On y parle beaucoup de ce qu'on ignore , on y applaudit ce qu'on n'entend pas , & on se sépare avec le projet de rire de ce qu'on a entendu.

L I S E T T E.

Tous les savants ont-ils , comme Madame , un caractère impérieux , indifférent sur tout ce qui n'est pas un hommage ?

L' A B B É.

Ma foi , je le crois , le desir d'éblouir les hommes ne donne pas toujours le desir d'en être aimé.

L I S E T T E.

Florville est-il un savant ?

L' A B B É.

Non, mais il en a les défauts, il est toujours sérieusement occupé de choses inutiles ; le succès l'ennuie, & le repos le tue.

L I S E T T E.

Comment vont ses amours avec Zéline ?

L' A B B É.

Pas mal. — Elle l'aime, mais Lucinde le congédie. — Je lui ai prédit cela. — Pour plaire à Lucinde, il faut du jargon, de l'impudence, des ridicules.

L I S E T T E.

Et Florville n'a-t-il pas tout cela ? n'est-il pas perfideur ?

L' A B B É.

Il est trop adroit pour le paroître.

L I S E T T E.

N'est-il pas fat ?

L' A B B É.

Fi donc. — Florville a de l'esprit.

L I S E T T E.

Vous le déchirez, & vous le défendez.

L' A B B É.

Je ne l'aime pas, & je m'exerce avec toi à cette bonté avec laquelle on se venge.

L I S E T T E.

Votre protégé est congédié, & cela me fait plaisir, puisqu'il a la hardiesse d'aimer ici sans m'en parler.

L' A B B É.

Intrigue difficile, combinaison réfléchie. — Tout cela n'est pas de son ressort. *Il fort.*

SCENE III.

L I S E T T E.

L'insolent! — Cet Abbé s'est introduit ici, on ne fait comment. — Il y reste, on ne fait pourquoi. — De la complaisance, de l'adresse, de la fausseté, un peu de jargon, le talent de se rendre nécessaire pour une infinité de choses inutiles. — Voilà l'Abbé. — Ces êtres-là se ressemblent tous, & ne ressemblent à rien. — On les fuit partout. — Par-tout on les rencontre. — Chaque maison un peu considérable a son Abbé, & le diable fait si ces Apôtres de Dieu sont les Apôtres des mœurs.

SCENE IV.

F L O R V I L L E & L I S E T T E.

F L O R V I L L E.

Fort-bien, ma chere Lisette, courage; de la méchanceté. —

L I S E T T E.

Ma foi, Monsieur, pardon, mais je ne puis souffrir cet homme.

F L O R V I L L E.

Tu peux en dire du mal, je pense comme toi sur son compte; je le connais; mais il faut le tromper, & sur-tout l'épier, c'est un soin dont je te charge, car je me méfie de lui. — Il peut beaucoup sur l'esprit de Lucinde, & je me sers de la méchanceté de l'un, pour exciter la vanité de l'autre. — Il faut faire feu de partout, employer toutes mes ressources; la Comtesse est furieuse, je suis congédié, détesté & parti. — Oui. — parti.

L I S E T T E.

Tout est donc fini, car la journée est très-avancée, & demain le matin, fouette cocher, adieu Zéline & l'espérance, nous quittons Paris, & nous retournons à notre vieux château.

F L O R V I L L E.

Point d'adieux. — Je partirai avec vous, & j'épouserai Zéline.

L I S E T T E.

Cela me paraît assez difficile. — Quel est donc ce projet ? Et l'Abbé le fait-il ?

F L O R V I L L E.

Il ne fait pas tout. — Le sot ! — Il croit me jouer. — Nous verrons cela. — J'ai besoin d'une trahison , mais je punirai le traître. — C'est la loi. — Ah ! vois-tu ? J'ai des principes. Cela doit toujours être ainsi en morale, en justice, en raison.....

L I S E T T E.

En intrigue, méchant homme ! *Elle répète.* J'ai besoin d'une trahison.

F L O R V I L L E.

Eh ! oui , bonne, très-bonne Lisette , pour ne pas être la victime de ce traître d'Abbé, & de cette infernale Dumont. — Où est donc le mal ? Si leur méchanceté se découvre , je suis vengé , j'épouse Zéline , & Lucinde me pardonne.

L I S E T T E.

Vous voilà bien content. — Séduction , intrigue & vengeance !

F L O R V I L L E.

Autrefois oui. — L'esprit a besoin d'occupations , quand le cœur n'en a pas. — Maintenant j'aime.

L I S E T T E.

Voyons donc ce projet.

F L O R V I L L E.

Tu as beaucoup entendu parler de mon frere ?

L I S E T T E.

Oui. — L'Abbé ne cesse d'en parler à Lucinde avec tant d'éloges ; qu'elle l'aime déjà beaucoup, quoiqu'elle ne l'ait jamais vu ; c'est un savant , un homme célèbre.

F L O R V I L L E.

Sa santé est très-altérée, on lui conseille de venir ici consulter vos Médecins , il arrive aujourd'hui. — Ce soir.

L I S E T T E.

Ah ! j'entends. — Lucinde est très-prévenue en sa faveur , & il fera votre paix avec elle.

FLORVILLE.

Chut. - Ce frere là... Ce sera moi.

LISETTE.

Ah ! ma foi , je ne m'attendais pas à cela

FLORVILLE.

Zéline s'opposait à ce projet , mais elle vient d'y consentir.

LISETTE.

Et comment avez vous fait ? Car tout ce qui est ruse , intrigue , lui déplait.

FLORVILLE.

Elle a eu bien de la peine à se déterminer , mais j'ai tant prié , tant pleuré !... Tiens , vois mes yeux , comme ils sont rouges ! n'est-ce pas ?

LISETTE.

Point du tout , je vous l'affure.

FLORVILLE.

C'est que l'impression de la peine est bientôt effacée , quand la joie est si vive.

LISETTE.

Et quand la peine est feinte.

FLORVILLE.

Feinte !... Ah ! tu ne me connais pas.

LISETTE.

Voyez donc quel air touché !... Eh ! mon Dieu ! ce n'est pas moi qu'il faut tromper ; mais l'habitude !... Qui présentera votre frere ?

FLORVILLE.

Parbleu ! lui-même - Un savant ignore les usages , il les brave :

LISETTE.

On vous reconnaitra.

FLORVILLE.

Seulement dix minutes... je n'en demande pas davantage : & cela est possible. - Si Lucinde est dupe de mon déguisement , pendant ces dix minutes , - elle ne pourra se le pardonner qu'en me par-

donnant ; la crainte du ridicule la rendra indulgente : je connais Lucinde.

L I S E T T E.

Mais la ressemblance , la voix , la taille.... --

F L O R V I L L E.

Cela n'est pas très-étonnant.... Un frere - & puis quelques précautions & quelques minutes sont bientôt passées.

L I S E T T E.

Vous êtes parti, on vous verra entrer, & on ira avertir madame.

F L O R V I L L E.

Impossible.

L I S E T T E.

Et comment ?

F L O R V I L L E.

Je ne fors pas. - Je suis chez l'Abbé , dans le grand pavillon tout à côté de ta chambre : tu ne t'en doutais pas ?

L I S E T T E.

Ne venez donc plus ici ; Madame peut vous rencontrer sur l'escalier ; ses gens peuvent vous appercevoir.

F L O R V I L L E.

J'ai tout prévu. - Viens. *Il la conduit à la fenêtre.*

L I S E T T E.

Une échelle ! Et si on la voit ?

F L O R V I L L E.

L'Abbé dira qu'elle est là pour le méridien qu'on doit y placer.

L I S E T T E.

Mais elle est inutile , si vous ne venez que pour la visite en grave président.

F L O R V I L L E.

Et si la visite ne réussissait pas ?

L I S E T T E.

Ah ! Dieux ! vous me faites trembler.

FLORVILLE.

Serais-je si tranquille sur le succès, si je n'avais qu'un moyen ? Tout ceci finira peut-être d'une manière plus calme, & cela vaudrait mieux : mais il faut tout prévoir. — Et toi, ma chère Lisette, ne perds pas de vue ce maudit Abbé.

LISETTE.

Soyez tranquille. — Mais, dites-moi, dans votre conversation avec madame, aurez-vous bien le jargon pesant de la science, les grands mots, l'air imposant ?

FLORVILLE.

Beaucoup de silence, voilà le secret. — Et puis il est aisé de paraître savant quand on a la sottise de dire tout ce qu'on sait.

LISETTE.

Et on a l'air de tout savoir quand on fait des riens surtout. — Je conçois cela, mais êtes-vous un peu instruit ?

FLORVILLE.

Ma foi non. — Mais crois que j'aurai l'air d'un savant quand je voudrai en avoir les ridicules.

SCENE V.

FLORVILLE, L'ABBÉ, LISETTE.

L'ABBÉ.

Allons donc, Lisette, Madame attend & gronde. — Mais on oublie facilement ce qu'on a à faire, quand on écoute ce que Monsieur a à dire, — n'est-ce pas ?

SCENE VI.

FLORVILLE, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Ces projets de déguisement sont un peu extravagants, & les

femmes savantes, avec tous leurs ridicules, peuvent avoir de très-bons yeux, celle-ci verra....

FLORVILLE.

Ce qui la Flatte, & rien de plus. - Voilà comme elles sont toutes.

L' A B B É.

Mais une conversation ne peut suffire.

FLORVILLE.

Et la réputation de mon frere! - La comptez-vous pour rien? Un homme célèbre, & Lucinde est si vaine. - Je ne crains qu'une chose, c'est qu'elle n'aime déjà mon frere; & si elle songeait à l'épouser! - La vanité nuit toujours au sentiment, mais souvent elle le fait naître. - *Il examine l'Abbé.*

L' A B B É.

Tranquillisez-vous. - Je connais les principes de Madame, elle fut trop malheureuse avec son mari pour songer à de nouveaux liens. *A part.* Diable! cela ne ferait pas mon compte.

FLORVILLE.

Je crains son intimité avec la Dumont, cette femme qui a le talent d'intéresser par des malheurs qu'elle n'éprouva jamais, est vraiment inconcevable: son caractère est une énigme, & sa conduite est un dédale, la vérité s'y perd. - C'est un vrai caméléon changeant de nom sans scrupule, de métier sans succès. - Veuve on ne sait comment. - Honnête par occasion, méchante par habitude, hypocrite par système, complaisante, adroite, active, intrigante & toujours accueillie, les femmes en raffolent.

L' A B B É.

Celles qui la craignent.

FLORVILLE.

Lucinde l'aime.

L' A B B É.

Bon! les gens faibles sont comme les méchants, ils n'ont pas d'amis.

FLORVILLE.

La Dumont est adroite & fautive.

L' A B B É.

Elle est trop connue pour être dangereuse , sa complaisance la rend nécessaire : on la méprise avec raison , on la reçoit par foiblesse.

F L O R V I L L E.

On dit qu'elle affiche les grands principes , la vertu.

L' A B B É.

Oui , pour les fots qui ne voient rien ; ils lisent l'affiche , les gens sensés la déchirent & le mensonge ne trompe personne. — Bientôt on rougira d'ouvrir sa porte à cette femme détestable , qui n'est à l'abri des outrages qu'elle mérite , que par la foiblesse de son sexe & la délicatesse du nôtre.

F L O R V I L L E.

Je suis persuadé qu'elle est la source impure de toutes ces calomnies qui ont désolé Zéline.

L' A B B É.

N'en doutez pas , mais il faut le prouver. — Quand le public a été trompé , il rougit de son erreur , & il en répare le mal.

F L O R V I L L E.

Allons , il faut donc attendre. — La nuit approche. — Je vais songer à tout ; & vous , l'Abbé , éloignez les importuns pendant que je serai avec Lucinde , d'autres yeux que les siens m'auraient bientôt reconnu.

L' A B B É.

Vous pouvez sortir par l'escalier , Madame n'est pas encore revenue : ne vous inquiétez de rien.

S C E N E V I I.

L' A B B É. *Pendant ce monologue la nuit vient par degrés.*

Examinons ma position : voici la crise qui doit décider ma fortune & mon avenir.

Depuis le monologue d'Adam qu'on connaît mal , jusqu'à celui de Figaro qu'on connaît bien , je vois que tous ceux qui se sont faits , ont été des hommages à la vérité. — O vérité ! reçois le mien.

Et vous, dont l'ambition brûle le sang, être malheureux ! qui avez de grands projets & point de talens, le besoin d'être heureux sans moyens de le devenir : faites-vous Abbé. — Oui. — Un petit collet & une grande effronterie ; ensuite entrez dans le monde ; oubliez ce que vous étiez & personne ne s'en souviendra.

Lisette entre doucement, se cache & écoute.

Après un moment de silence.

Quel sera le succès de tout ceci ? Le passé ne m'offre que des peines, le présent ne me montre que des obstacles ; j'aime mieux l'avenir, j'y trouve au moins l'espérance.

Lucinde, Zéline, Florville ne m'inquiètent pas ; leur confiance en moi les abuse, leur délicatesse même me rassure, elle est loin du soupçon. — Mais c'est Lisette que je redoute, elle a l'œil à tout ; elle court, va, vient, on croit qu'elle est là, elle est ici. — Je la suis toujours, je la rencontre sans cesse ; elle m'épie, elle me juge, elle me devine, elle m'échappe, & je ne puis la séduire..... Si je pouvais la tromper : ah ! Lisette, si vous me connaissiez moins je vous connaîtrais mieux, & tout n'en irait pas plus mal.

Mais si le mariage de Florville est manqué, que faire ? Je les perdrai. — Je dirai que Florville ne quitte pas Zéline, & que Lisette favorise leur intrigue. — Zéline sera au couvent, Florville ne reviendra plus, & Lisette sera chassée. — Le même coup me débarrassera de mes trois argus. Quand le succès est impossible, la vengeance console, & le revers de la veille est la leçon du lendemain.

Ah ! j'entends la Comtesse, je sors, elle pourrait apercevoir le trouble qui m'agite.

Il sort en saluant Lucinde qui le suit quelque temps des yeux.

SCENE VIII.

LUCINDE. LA FLEUR *apporte des flambeaux.* LISETTE *toujours cachée.*

LUCINDE *à part.*

Depuis quelques jours l'Abbé à l'air rêveur. — Je ne conçois pas. — Je ne fais. — Tout m'inquiète. *Haut à la Fleur,* Avez-vous fait tout ce que je vous ai dit ce matin ?

L A F L E U R.

Oui, Madame, les lettres sont remises. — Le Tapissier est payé; il reprend les meubles de la petite maison. Tout est arrangé. — Je n'ai pas trouvé M. Florville, il est parti.

L U C I N D E.

Parti, & sans me le dire ! Mais voilà la vanité des hommes; l'indifférence est pour l'amour, la sensibilité est pour l'orgueil.

L I S E T T E *paraissant comme si elle arrivait.*

Madame.

L U C I N D E.

Ah ! Lisette, vous m'avez fait peur, je ne vous ai pas entendu venir.

L A F L E U R.

Ni moi.

L I S E T T E *avec humeur à la Fleur.*

T'ai-je fait peur ? *Aussi à Lucinde.* Je vous assure que j'aurais bien voulu pouvoir sortir sans être vue. — Vous paraissiez fâchée quand je suis arrivée, & je n'osais vous dire.....

L U C I N D E.

Quoi donc ?

L I S E T T E *embarrassée.*

Que M. l'Abbé est sorti d'ici avec un air qui m'inquiète.

L U C I N D E.

Cela est fort bien, je suis tranquille.

L I S E T T E *à part.*

Et moi, je vais tout dire à Mlle. Zéline.

S C E N E I X.

L U C I N D E , L A F L E U R.

Avez-vous été chez l'imprimeur, le Brodeur, le Peintre ?

L A F L E U R.

L'Imprimeur n'a pas commencé, le Brodeur a fini, le Peintre achève.

LUCINDE.

Allez dire à Mlle. Dumont que je l'attends. — Elle devrait être ici, elle m'avait promis de venir de bonne heure.

LA FLEUR.

Comment ! cette méchante femme sera donc toujours....

LUCINDE.

Ne dites pas de mal de cette bonne créature que j'aime beaucoup.

LA FLEUR.

C'est que vous ne la connaissez pas ; si vous saviez....

LUCINDE *impatiente.*

Je ne veux rien savoir. Votre zèle indiscret me déplaît. Vous viendrez m'avertir quand elle arrivera.

SCENE X.

LUCINDE.

Ah ! je la connais trop , cette affreuse Dumont , elle m'a perdue : un conseil détestable , hélas ! trop bien suivi , a établi son ascendant sur moi , & son adresse le conserve.

J'ai caché la naissance de ma niece , dont j'étais la seule instruite par les dernières volontés de mon frere , & quel était le tort de cette pauvre fille ? elle était aimée de Florville. — O vanité cruelle ! — La Dumont me conseilla cette infamie , & j'osai y consentir. — La faiblesse a tous les torts , & peut commettre tous les crimes.

Soins attentifs , zèle sans remords , activité sans obstacles , voilà les moyens de séduction de cette Dumont. — Rien ne l'arrête. — Et voilà , voilà cette femme que je traite comme une amie : ma sensibilité la repousse , & mes torts la rappellent.

O fatalité d'une première faute ! *Elle pleure.* J'entends du bruit , je vais cacher mes larmes & ma honte ; ah ! si mille remords pouvaient expier.... Mais le repentir qui ne prévient pas le mal ne peut le réparer.

Elle sort lentement.

SCENE XI.

LISETTE *la regarde, & dit à Florville qui est encore dans la coulisse.*

Vous pouvez entrer. — Madame est partie, mais, ma foi, vous êtes bien imprudent.

FLORVILLE.

Vas dire à Zéline que je desiré lui parler encore; elle hésitait tantôt, mon projet l'effrayait. — Elle a tort. — Dans les occasions difficiles, une extravagance est quelquefois un moyen très-sage.

SCENE XII.

FLORVILLE.

Je ne suis pas tranquille; j'ai perdu la lettre que l'Abbé m'écrivit hier, cela m'inquiète. —

La Dumont me déteste. — Elle va venir. — La Fleur a dit à Lisette qu'elle ferait ici dans quelques minutes. — Si je pouvais entendre sa conversation avec Lucinde, & si Zéline pouvait l'entendre aussi. — J'espère. — Peut-être — Ma foi, les circonstances rendent ma marche très-incertaine; mais je gagnerai toujours beaucoup en éclairant celle d'une ennemie. Au reste, l'incertitude du succès ne laisse pas le choix des moyens. Ah! voici Zéline.

SCENE XIII.

FLORVILLE, ZÉLINE, LISETTE.

FLORVILLE.

Nous touchons, ma chère Zéline, au moment qui doit décider notre avenir. Mon amour me rassure, vos inquiétudes me désespèrent. — J'aurais plus de tranquillité, si vous aviez plus de confiance.

ZÉLINE.

Votre projet est absurde, & vous voulez que je m'en occupe avec

sécurité, quand il doit terminer sans retour toutes nos espérances.

FLORVILLE.

Nous n'avons à tromper qu'une femme vaine & prévenue: le bandeau de l'amour propre peut être mal attaché, il n'en couvre pas moins les yeux: d'ailleurs, pouvons-nous calculer les événements que le hasard amène quelquefois? Quand il est impossible de prévoir, il est permis de tout espérer. *A part.* Je crains que Lucinde ne vienne pas.

ZÉLINE.

Cette aventure mal racontée ajoutera un nouvel aliment aux calomnies dont je suis la victime, & dont j'ignore les agens.

LISETTE.

Mademoiselle, la persécution cesse quand elle n'est pas méritée;

FLORVILLE *à part.*

Il me semble que j'entends du bruit.

LISETTE.

Tâchons de découvrir la source de tous ces mensonges absurdes, & tout ira bien.

ZÉLINE.

Ah! je l'espère, car si le public est quelquefois trop crédule; il n'est jamais injuste.

FLORVILLE.

Lorsqu'il reconnaît son erreur, il en déteste la cause; & croyez; ma chère Zéline, que vous ferez vengeance. — *A part, gaiement.* Oui. — Je respire enfin; je les entends, les voici. — *Haut, d'un air effrayé.* C'est Lucinde! — Ah! Dieux! Si elle me voyait, tout serait perdu, notre projet serait manqué. — Entrons tous trois dans ce Cabinet. — Aussi-tôt qu'elle sera sortie, j'irai....

ZÉLINE, *effrayée.*

Non, — non. — Si elle nous entendait; si elle voulait entrer dans ce cabinet. — Je tremble.

FLORVILLE, *en l'entraînant dans le cabinet.*

Il n'est plus temps de fuir. — Cachons-nous bien vite, les voilà. — *Ils entrent tous trois dans le cabinet.*

FLORVILLE, *en fermant la porte.*

Enfin, j'ai réussi.

SCENE XIV.

LUCINDE, Madame DUMONT.

LUCINDE.

Vous allez rire, ma chere Dumont; mais il faut que je vous avoue que j'ai quelques remords.

Madame DUMONT.

Ah! la bonne folie! Mais je vois ce que c'est. — Vous aurez mal dormi; les idées ne sont pas nettes, on souffre & on s'afflige sans savoir pourquoi, on a des vapeurs, des remords, des souvenirs fâcheux, mais un peu de gaieté dissipe tout cela.

LUCINDE.

Cette pauvre Zéline ne mérite pas ses chagrins.

Madame DUMONT.

Vous oubliez donc les vôtres.

LUCINDE.

Nous avons calomnié ses vertus, & ju'qu'à son existence. — Oser ne pas avouer qu'elle est ma niece. — Ah! c'est vraiment un crime affreux.

Madame DUMONT.

Elle blessa votre vanité, vous n'êtes pas assez vengée; & puis le philosophe Florville n'est point arrêté par cet obstacle, il vous dira qu'une conduite honnête vaut mille ans de noblesse. — qu'une naissance ignorée n'est que le tort d'un hasard dont la vertu dédommage. — Que fais-je moi? — Il fera de beaux discours sur les préjugés, les opinions fausses, & il épousera Zéline, si nous ne parvenons pas à la perdre par nos mensonges, & par les traits adroits d'une calomnie bien menagée.

LUCINDE.

On finira par découvrir la fausseté de tout ce que nous avons forgé sur son compte.

Madame DUMONT.

Madame D U M O N T.

Oui. — Si le public raisonnait sur ce qui l'amuse ; mais il aime mieux une méchanceté injuste que l'éloge le mieux mérité.

L U C I N D E.

Nous avons imaginé des absurdités.

Madame D U M O N T.

Tant mieux ! l'in vraisemblance d'une calomnie audacieuse n'en diminue pas le danger ; parce qu'on demande toujours la preuve du bien ; & jamais celle du mal.

L U C I N D E.

Les gens sensés ne croient pas facilement.

Madame D U M O N T.

Les fots croient tout : voilà tout leur esprit ;

L U C I N D E.

On finit par revenir d'une opinion fausse.

Madame D U M O N T.

Oui, certes. — Quand on n'envie pas la personne qu'elle afflige.

L U C I N D E.

Comment avez-vous fait circuler toutes ces histoires que nous avons inventées pour perdre cette pauvre Zéline ? on ne parle plus d'autre chose. Nous voulions la forcer à rentrer dans son Couvent, à y rester. — C'est la seule chose que nous ayons manquée ; le reste a réussi. — Et je ne fais comment.

Madame D U M O N T.

Des oisifs qui veulent être occupés, des fots qui veulent avoir quelque chose à dire, voilà mes imbécilles agens ; j'étonne les uns, je séduis les autres ; je les trompe tous, & ma fable va son train.

L U C I N D E avec indignation.

Vous finirez par être connue, & traitée comme l'être le plus dangereux & le plus méprisable.

Madame D U M O N T.

Vous oubliez, Madame, que si je suis assez mal-adroite pour ne pas prévoir toutes les contrariétés, je suis assez prudente pour me met-

tre à l'abri d'un malheur. — Quand j'ai eu la confiance d'une femme ; j'en ai toujours la preuve & le garant. — Lorsque je vous conseillai de cacher que Zéline était votre niece, je vous parlai au nom de votre vanité blessée, j'en fis valoir les droits pour établir les miens. — Toutes les femmes n'ont pas des nieces, mais elles ont toutes des passions, & font toutes une première faute. — J'ai de l'adresse, vous m'entendez.

LUCINDE.

Quel ton, Madame !

Madame DUMONT.

C'est celui de la sécurité. — Mais passons sur cela, & que l'humeur d'un mauvais réveil ne vous fasse pas oublier la prudence de tous les temps.

LUCINDE, après un moment de silence.

A part. Dévorons mon dépit. *Haut.* Le Président Florville arrive aujourd'hui.

Madame DUMONT.

Et vous voulez l'épouser.

LUCINDE.

Oui, tout ce que l'Abbé m'en dit me confirme dans cette intention.

Madame DUMONT.

Etes-vous sûre que l'Abbé n'est pas un fourbe ?

LUCINDE.

Vous soupçonnez tout le monde.

Madame DUMONT.

Pour n'être trompée par personne.

LUCINDE.

Florville aime toujours ma niece.

Madame DUMONT.

Il ne vous aime plus, voilà le mal. — Il ne vous épousera pas, voilà le fait. — Achéons de noircir Zéline, flétrifions sa réputation ; c'est là qu'il faut frapper. — Florville rira de tous nos mensonges dont il connaît l'absurdité, mais le public y croira, & cela nous suffit.

LUCINDE.

Mais si on se doutait que tout cela vient de vous, que pense-tait-on ? Que dirait-on ?

Madame DUMONT.

Je ne crains pas l'impossible. Une femme qui veut se venger y trouve trop de plaisirs pour n'y pas mettre trop de soins. — Florville m'humilia. — Je ne l'oublierai jamais.

LUCINDE.

Avez-vous demandé mes lettres à Damiis ?

Madame DUMONT.

Les voilà. — Les gens de ce caractère ne tiennent pas aux souvenirs ; ils rendraient mille lettres reçues pour une à recevoir. — Floricourt m'a beaucoup parlé de vous.

LUCINDE.

Et vous, Madame Dumont, ne me parlez pas de lui.

Madame DUMONT.

Il a des talens, de l'esprit, des graces.

LUCINDE.

Des ridicules, & rien de plus. — Mais voici quelqu'un, je crains que ce ne soit Zéline, je ne veux pas qu'elle vous voie aujourd'hui. — Cachez-vous un instant dans ce cabinet.

SCENE XV.

LUCINDE, LA FLEUR.

LA FLEUR *à demi-voix.*

Madame, on vous trompe.

LUCINDE.

Parlez plus bas.

LA FLEUR *lui donne une lettre.*

Cette lettre de l'Abbé que je viens de trouver dans l'antichambre

bre, & qui est adressée à M. Florville; vous apprendra que le Président ne vient point ici, que Florville n'est pas parti, & que c'est lui qui doit jouer ce rôle pour obtenir Zéline. La Dumont est du complot, & vous verrez que l'Abbé est le premier agent de cette trame odieuse.

LUCINDE.

Sortons. — Je suis furieuse. — Quelle horreur! Voyons ce que je dois faire.

SCENE XVI.

ZÉLINE, FLORVILLE, Madame DUMONT, LISETTE *sortant du cabinet.*

FLORVILLE *gaiement.*

Eh bien! Dame Dumont, vous voilà bien humiliée; la publicité de cette aventure vous fera connaître, & vous serez méprisée comme vous méritez de l'être.

Madame DUMONT.

Je ne me reproche qu'un seul tort: c'est l'imprudence qui me perd. — J'avais pensé à regarder dans le cabinet, je n'en ai rien fait. Je ne sais où j'avais la tête.

FLORVILLE.

Il y a une fatalité, une providence.

Madame DUMONT.

Dites une mal-adresse.

FLORVILLE.

Quel parti prendrez-vous?

Madame DUMONT.

Celui de vous être utile, puisque je ne puis vous nuire.

LISETTE.

Le motif est touchant.

FLORVILLE.

Soit. — Mais examinez-vous bien, bonne Dumont: êtes-vous suffisamment punie?

L I S E T T E.

Excellente question.

Madame D U M O N T.

Oui, Monsieur; je ne suis pas vengée.

L I S E T T E.

Et qu'on dise encore que nous ne sommes pas franches?

F L O R V I L L E.

Et vous vous taisez sur le compte des personnes qui m'intéressent ?

Madame D U M O N T.

Que voulez-vous que je fasse ? On ne croirait plus le mal que j'en dirais.

L I S E T T E.

La belle ame !

F L O R V I L L E.

Vous êtes.....

L I S E T T E.

Ah ! cela est vrai.

Madame D U M O N T.

De grace, Monsieur, finissons. — Le droit que vous avez, dans ce moment, de me dire mes vérités, ne me donne pas la patience de les entendre.

F L O R V I L L E.

Mais enfin, que deviendrez-vous ?

Madame D U M O N T.

Si vous parlez, je suis perdue. — Si vous vous taisez, je me repentirai peut-être, & qui sait si je ne deviendrai pas une femme honnête ? j'en ai la réputation, j'en aurai les vertus.

F L O R V I L L E.

L'habitude du crime les éloigne.

Madame D U M O N T.

Le repentir peut les rendre.

F L O R V I L L E.

Ah ! j'aimerais à voir ce repentir-là, il sera plaisant.

MADAME DUMONT.

Vous oubliez que Lucinde peut revenir , & qu'il faut qu'elle me retrouve dans ce cabinet.

ZÉLINE.

Elle a raison. — forttons d'ici , je tremble. — Toutes ces horreurs m'ont émue, troublée. — J'ai besoin d'être seule. — Ah ! Madame Dumont , je ne veux pas vous faire de reproches , ce serait abuser de votre peine , & mériter celle que vous vouliez me faire.

LISSETTE.

Voici Lucinde , & vite , partons.

Madame Dumont rentre dans le cabinet.

FLORVILLE.

Je crains de rencontrer quelqu'un , je vais descendre avec mon échelle. *Il sort par la fenêtre.*

ZÉLINE.

Une échelle !

LISSETTE.

Eh ! oui.

ZÉLINE.

Mais.

LISSETTE.

Eh ! Mais. — Sortons.

SCENE XVII.

LUCINDE.

Je veux savoir si la Dumont est dans les intérêts de Florville ; j'ai de la peine à le croire , sa haine pour lui me rassure , & la lettre de l'Abbé ne l'accuse pas.

SCENE XVIII.

LUCINDE appelle Madame Dumont qui sort du Cabinet.

LUCINDE.

Pardon , Madame Dumont , je vous ai laissée long-temps dans ce cabinet.

Madame D U M O N T.

Oui. — Et j'y ai réfléchi, car je m'ennuyais. — Je pense que ce que vous pouvez faire de mieux, c'est d'épouser le Président, & de donner Zéline à son frère.

L U C I N D E.

A part. La Fleur ne se trompait pas. *Haut.* Vous avez changé d'opinion bien brusquement ?

Madame D U M O N T.

Il ne faut qu'un instant de vérité pour dissiper une longue erreur.

L U C I N D E.

Mais votre haine pour Florville.

Madame D U M O N T.

Elle ressemble à mon amour, elle en eut les excès, elle en a la durée,

L U C I N D E.

Vous oubliez donc que nous détestons Zéline ?

Madame D U M O N T.

Mais en sommes nous bien sûres ? — Les femmes commencent toujours par punir ; l'injure qu'elles redoutent est à leurs yeux, comme celle qu'elles reçoivent. — Elles s'assurent de la vengeance avant de s'assurer du motif. — Et dans le fait, Zéline a trop gémi de sa victoire. — Je suis comme vous, Madame, je crois que j'ai des remords.

L U C I N D E.

Mais n'est-il pas bien difficile de dire à présent qu'elle est ma niece ?

Madame D U M O N T.

On peut trouver extraordinaire le retard que vous avez mis à cet aveu.

L U C I N D E.

Et comment le motiver ?

Madame D U M O N T.

Vous n'en aviez pas toutes les preuves, vous vouliez les réunir, vous les cherchiez. — Nous aviserons à ce qu'il faudra dire ; mais en attendant, voilà ce qu'il faut faire.

L U C I N D E.

Comment avouer ses torts !

Madame DUMONT.

Vos inquiétudes me font rire, un léger ridicule les termine : cela vaut-il la peine d'y penser ?

LUCINDE,

A part. Ah ! l'affreuse créature ! *Haut.* Les inquiétudes cessent quand la honte commence.

Madame DUMONT,

La honte !.... & pourquoi ?

LUCINDE,

Et ma confiance en vous ?

Madame DUMONT,

Je ne vous entends pas.

LUCINDE *avec fermeté.*

Je vais m'expliquer mieux. -- Votre horrible perfidie finit ma longue erreur. -- Sortez. -- L'aveu de mes torts, leur publicité même m'affligera moins que le souvenir de notre liaison.

Madame DUMONT *en riant*

Eh bien ! Madame, puisque vous avez pris votre parti sur cela, je puis donc vous dire que notre conversation de tantôt a été entendue par Zéline, Florville & Lisette.

LUCINDE *accablée.*

Grands Dieux ! Suis-je assez humiliée ? Madame Dumont, s'il est temps encore, renoncez à vos affreux principes, renoncez à vous-même, changez de conduite, ou craignez l'avenir.

Madame DUMONT *avec tranquillité.*

Je suis rassurée par le passé, & le voile qui nous couvrait n'est déchiré que pour vous. -- Je sens toujours que l'activité de la vengeance est le seul repos qui convienne au ressentiment de la vanité blessée. Je me corrigerai peut-être un jour, mais des réflexions ne me suffisent pas ; il me faut des malheurs, & les vôtres ne sont une leçon que pour vous.

LUCINDE,

Tremblez ! Demain peut-être une leçon plus effrayante vous attend.

Madame DUMONT.

Je n'ai jamais craint le lendemain. -- Mais terminons tout ceci :

vous avez trop bien suivi mes avis pour conserver le droit de me faire écouter les vôtres. Adieu , Madame.

Elle sort en riant.

SCENE XIX.

LUCINDE.

La malheureuse ! J'apprends que ses créanciers vont saisir tout ce qu'elle possède ; je veux l'avertir , la secourir , lui offrir un asile , & voilà comme elle me traite. — Je ne la plains pas. — Non. — On ne peut oublier l'ingratitude de ceux même dont on méprise la reconnaissance ; mais moi. — Que faire ? que devenir ? où me cacher ? Les remords me déchirent. — Ce détestable Abbé ! — Ah ! je vais le chasser. — Comme il parle de moi dans sa lettre à Florville ! Et j'écoutais ses éloges ! — Que d'erreurs à faire oublier ! que de torts à réparer ! — J'en aurai le courage. Ah ! le voici,

SCENE XX.

LUCINDE, L'ABBÉ.

L'ABBÉ *avec gaieté.*

Je vous annonce , Madame , l'arrivée du président Florville ; il sera ici dans quelques minutes.

LUCINDE *très-sérieusement.*

Regardez-moi , Monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ *en souriant.*

Ah ! Madame , c'est toujours avec un nouveau plaisir.

LUCINDE *avec indignation.*

Vous ne voyez pas dans mes yeux tout le mépris que vous m'inspirez ?

L'ABBÉ, *étonné*

Comment donc ? Que veux dire ceci ?

LUCINDE.

Que vous êtes l'homme le plus odieux que je connaisse.

L' A B B É.

Cela me paraît grave; mais cela est-il bien prouvé ?

L U C I N D E *en lui montrant une lettre.*

Lisez, Monsieur, connaissez-vous cette écriture ?

L' A B B É, *à part.*

C'est la mienne. — Je suis découvert, perdu.

L U C I N D E, *avec dureté.*

Que répondrez-vous ?

L' A B B É, *en riant.*Ma foi, Madame, je crois que je répondrais mal, & je me retire. *Il chante.* Adieu châteaux, grandeurs, richesses, votre éclat ne me tente plus.

L U C I N D E.

Infolent, sortez, ou....

L' A B B É, *toujours en riant.*

Point déclat, je vous en prie, ma modestie en souffrirait. — J'vais rentrer dans mon humble médiocrité, & puisqu'enfin il faut que je vive....

L U C I N D E.

Tant pis pour vous.

L' A B B É.

Je vais chercher d'autres succès,

L U C I N D E,

Dites, d'autres dupes.

L' A B B É,

Tout comme il vous plaira. — Adieu, Madame. *A part.* Je vais tâcher de voir si la visite de Florville réussit, & c'est où je l'attends,

SCENE XXI.

L U C I N D E.

Florville va venir : son déguisement ridicule humilie presque autant mon amour propre que le souvenir de mes fautes. — Je veux me venger un peu, l'embarrasser un moment, & réparer mes torts en pardonnant les siens. En l'attendant, voyons encore cette lettre que l'Abbé lui écrivait. *Elle cherche la lettre.* Il ne faut pas épargner sa sensibilité, quand on veut mériter le pardon de ses fautes. *Elle lit haut.*

Je montrerai demain votre lettre ; c'est le jour de la crise , songez à vous. Je ne sais comment ceci se terminera. Je risque tout pour vous , mais la facilité de tromper Lucinde n'en est pas une pour réussir.

Suis-je assez humiliée ?

Elle est vaine & elle ne sait ni prévoir les offenses , ni les pardonner.

L'insolent !

Ne m'oubliez pas dans votre paix avec elle , & assurez la que j'étais aussi trompé par vous , & que j'ignorais votre projet. — Elle est bien disposée à tout croire , grace à ma complaisance à tout dire. — Ne venez pas ce soir avant six heures.

Elle regarde sa montre.

Il est près de sept heures , je suis étonnée . . . Ah ! le voici. — Elle met la lettre sur la table.

SCENE XXII.

Florville a une grande redingotte , le dos très-courbé , une per-ruque , & une longue canne à la main. Un laquais annonce le Président Florville.

LUCINDE , FLORVILLE.

FLORVILLE.

J'apprends en arrivant que vous partez demain , Madame ; je n'ai écouté que le desir que j'ai depuis long-temps de vous faire ma cour , & quoiqu'en habit de voyage , je profite du seul instant qui me reste pour vous offrir mes hommages.

LUCINDE , avec le ton de Pironie.

Je devrais vous remercier , & je vous admire. — Oui , M. , l'étonnement nuit vraiment à ma reconnaissance. — On oublie de voir un tort quand on écoute un éloge.

Dans ce moment l'Abbé paraît à la fenêtre. On doit le découvrir assez pour voir tous ses gestes.

FLORVILLE.

A part. Quel diable de ton ! serais-je découvert ? Haut. L'Abbé ?

de Verfeuil a-t-il bien voulu quelquefois être mon interprète près de vous ?

LUCINDE.

Ah ! soyez tranquille. — Il méritait votre confiance. Il vient de partir tout-à-l'heure.

FLORVILLE.

A part. Parti ! Je suis trahi. *Haut.* Il m'avait écrit qu'il devait vous accompagner à Prudenville.

LUCINDE.

Il a changé d'avis ; cela peut avoir quelquefois autant d'inconvéniens , que de changer d'habit & de nom.

FLORVILLE.

A part. Je suis pris , il faut m'en assurer encore. *Haut.* Mon frere avait quelquefois l'avantage de vous voir. — Il a je ne fais comment perdu ce bonheur , il n'est entré avec moi dans aucun détail à cet égard.

LUCINDE.

Et cependant vous n'en ignorez aucun.

FLORVILLE.

A part. Oh ! cela est clair. *Haut.* J'espérais faire sa paix avec vous : Il est un peu jeune Monsieur mon frere.

LUCINDE.

Oui , il est jeune , étourdi , il croit tout possible pour avoir le droit de tout hasarder , il est inconséquent , vain , présomptueux.

FLORVILLE.

Ah ! Madame , épargnez ce pauvre Florville , je l'aime , & ses torts.....

LUCINDE *en riant.*

Sont les vôtres , n'est-ce pas ? Je reconnais là l'amitié fraternelle.

FLORVILLE , *un peu embarrassé.*

Parlons de vous , Madame ; le seul moyen d'oublier les ridicules , c'est de parler des graces , & la nouvelle Sapho....

LUCINDE.

Méritait un nouveau Phaon , n'est-ce pas ?

FLORVILLE.

Il était moins amoureux que moi.

LUCINDE , *en riant.*

Mais il n'était pas bossu.

FLORVILLE.

A part. Elle se moque de moi , feignons encore.

LUCINDE.

A part. Je veux le pousser à bout. *Haut.* Vous ne me parlez pas de Zéline, cependant vos lettres à l'Abbé prouvent que vous vous en occupez.

FLORVILLE.

Pour mon frere, Madame, & si je pouvais obtenir votre consentement, je compterais davantage sur le bonheur que l'Abbé me faisait espérer.

LUCINDE.

L'Abbé vous écrivait souvent. — Avez-vous toutes ses lettres?

FLORVILLE, *déconcerté.*

A part. C'est elle qui a la lettre que j'ai perdue, tout est découvert. *Haut.* Ah! Madame, je...

LUCINDE, *un peu sérieusement.*

Quoique vous ne soyez arrivé que ce soir, vous avez perdu ce matin une lettre qu'il me paraît juste de vous rendre, la voici.

FLORVILLE, *accablé.*

Pardonnez, Madame, je suis confondu, anéanti.

LUCINDE, *avec bonté.*

Comment, Florville, un mauvais succès vous rebute? & parce que vous ne pouvez plus compter sur mon aveuglement, vous ne comptez plus sur rien. Cela ne me paraît pas bien raisonné.

FLORVILLE, *rassuré.*

Puis-je-compter au moins sur votre indulgence?

LUCINDE.

Ah! Florville, j'ai eu trop de torts pour ne pas apprendre à pardonner.

FLORVILLE.

A part. Quel changement étonnant! *Haut.* Vos torts, Madame!

LUCINDE.

N'y pensez jamais sans vous rappeler les vôtres, c'est tout ce que je veux. — Ma niece est à vous.

FLORVILLE, *avec un étonnement feint.*

Votre niece!

LUCINDE.

Oui, Monsieur, Zéline est à vous. — Vous n'ignorez plus qu'elle est ma niece, & votre étonnement n'est qu'un égard que je ne mérite pas, je suis trop coupable pour ne pas en être blessée.

F L O R V I L L E.

Quand on répare ainsi ses torts, on ne les fait pas oublier, on les fait aimer.

L U C I N D E, *avec calme.*

Zéline fut la victime de ma vanité, elle sera témoin de ma honte, & je n'en serai point humiliée. — On ne rougit pas de l'aveu quand on a trop à rougir de la faute. *Elle sonne, Lisette arrive.* Dites à Zéline que je l'attends.

F L O R V I L L E.

Tout ce que je vois, tout ce que j'entends m'étonne. — Je ne fais ce que je dois admirer le plus, ou de votre courage ou de votre repentir.

L U C I N D E.

Le repentir ferait une vertu s'il n'était pas toujours la suite du malheur. — Je refuse un éloge que je voudrais mériter.

S C E N E X X I I I.

Les Mêmes, ZÉLINE & LISETTE.

L U C I N D E à Z É L I N E.

Voilà l'époux que je vous destine, il a toutes les qualités que je desirais à Florville, & sous cet extérieur peu recherché, vous verrez aisément l'homme estimable que vous devez aimer.

L I S E T T E *à part.*

Je tremble.

L U C I N D E *embarrassée.*

Ah ! Madame, je ne puis devoir mon bonheur à l'erreur où vous êtes : vos bontés pour moi....

L U C I N D E.

Je les devais à ma niece.

L I S E T T E *à part.*

Grands Dieux ! Je n'y connais rien : où en sommes-nous ?

L' A B B É, *à demi-voix.*

Au dénouement.

Sa physionomie, ses gestes doivent, pendant toute cette scène, avoir exprimé successivement la gaieté, la méchanceté, la surprise, le chagrin, le dépit la fureur.

A votre niece.

L U C I N D E.

ne me rappelez pas mes torts, puisque vous les connaissez.

Z É L I N E, *très-affectueusement.*

O ma Tante! En ajoutant encore à ma reconnaissance, vous ajoutez à mes regrets; je ne me pardonnerai jamais d'avoir consenti au déguisement de Monsieur: vous ignorez que voilà....

L U C I N D E.

Florville. — Je le fais, & j'oublie tout. Cet exemple que je vous donne est trop intéressé pour mériter votre reconnaissance.

Clémentine s'approche d'elle & l'embrasse; Florville s'éloigne un peu, ôte sa perruque & sa redingote.

Lisette qui se promenait sur le théâtre, arrive près de la scène à l'instant où l'Abbé, qui ne la voit pas, dit:

Florville réussit; je n'ai plus rien à espérer, il faut partir.

L I S E T T E, *s'écrie.*

Dieux, que vois-je? Eh! c'est l'Abbé — *Elle le saisit au collet.* L'homme aux grands projets, vous ne m'échapperez pas. *Tout le monde s'approche & rit.* Que fait-il là; grimpé sur une échelle? Allons, mais parlez donc. — Comme il est honteux! Il m'attendrit.

L' A B B É.

Tu m'étouffes, Chienne de bavarde. — Vous riez vous autres, & moi j'enrage. — Cependant si vous vouliez m'entendre, vous verriez que ma conduite avait plus d'un motif.

F L O R V I L L E, *en faisant le geste du bâton.*

Elle pourrait aussi avoir plus d'un succès.

L' A B B É.

Dites aussi plus d'une excuse, si vous daigniez vous souvenir...

F L O R V I L L E.

De vos projets. — n'est-ce pas? Ah traître! Je connaissais celui dont je devais être la victime. Comptez sur mes bontés.

L I S E T T E.

Et ma reconnaissance ! — L'Abbé ! cette Lisette que vous deviez faire chasser d'ici y est encore , & vous remercie.

F L O R V I L L E.

Ce pauvre Abbé est là très-mal à son aise. — Allons , Monsieur , entrez , & vous allez connaître.

L' A B B É , *en entrant.*

Point de menaces , Monsieur , je vous en prie.

F L O R V I L L E.

Comment donc ? Je crois qu'il s'emporte , ce cher Abbé , & vite un verre d'eau. Il faut calmer ce petit furibond-là.

L' A B B É.

Mon habit me commande la modération & la patience , & vous en impose les égards. Vous ne pouvez sans honte.....

F L O R V I L L E , *avec indignation.*

Vous traiter sans ménagement. — N'est-ce pas ? Voilà comme les lâches sont forts de leur faiblesse. — Méprisables sans en rougir , ils sont insolens sans dangers. — Va , tes pareils n'ont pas toujours ton excuse.

L' A B B É.

Tenez , Monsieur , écoutez-moi sans colere. Vous pouvez me maltraiter , & moi je puis vous nuire.

F L O R V I L L E.

Et comment cela ? Quels sont vos moyens !

L' A B B É , *en riant.*

Ceux des gens faibles , des fats , des envieux , des fots... & des basiles..... la calomnie.

F L O R V I L L E.

Allons , l'Abbé , un petit échantillon de vos rares talens , j'aimerais à les connaître , que diriez-vous de moi ?

L' A B B É

Vous êtes aimé , vous êtes heureux , on croirait tout le mal que je dirais de vous. —

L U C I N D E.

Mais moi , l'Abbé ; la calomnie seroit impossible.

L' A B B É , *à part.*

La médifance suffirait. *Haut.* Vous , Madame , vous avez de l'esprit ,

l'esprit, je dirais que vos ouvrages sont pillés partout, & ne sont
lus nulle part.

FLORVILLE.

Et Zéline.

L'ABBÉ.

Ce serait bien pis. — On calomnie aisément ceux dont on ne peut
médire. — Elle est jolie, elle a des talents & des grâces. — Ah!
Monsieur, la méchanceté est sans bornes quand l'envie est sans res-
sources.

LISETTE.

Et de moi, l'Abbé, qu'en diriez-vous?

L'ABBÉ.

Ah! Lisette!

LISETTE.

L'insolent!

L'ABBÉ à Florville.

Vous voyez donc que vous n'avez qu'un moyen de me punir, &
j'en ai mille pour me venger. — Calculez, & convenez que le plus
sage est de me renvoyer sans éclat & sans bruit.

LUCINDE.

Vous êtes un dangereux hypocrite.

ZÉLINE.

Vous êtes un méchant homme

FLORVILLE.

Vous êtes un tartuffe, un traître.

LISETTE.

Vous êtes... Ah! vous êtes un Abbé.

L'ABBÉ.

Je suis, je suis votre très-humble serviteur. *Il sort.*

ZÉLINE, FLORVILLE, LISETTE, *éclatent de rire.*

LUCINDE, *très-sérieusement.*

Ah! quelle leçon! Comment ai-je pu être la dupe de cet homme?
Le souvenir de mes peines devient celui de mes torts.

ZÉLINE.

Oubliez tout cela, ma chère tante, ne parlons plus du passé. —
Pense-t-on à ses chagrins quand le bonheur commence? — La sensi-
bilité les rappelle, mais le cœur les oublie.

LUCINDE.

O mes enfants! Je jouirai de votre attachement en cherchant à
le mériter. — Délivrée de l'Abbé & de cette Dumont, loin de ces

D

deux traîtres dont les conseils m'avilissaient, il me semble que je renaïs à la vertu, à la raison. — Le passé coupable se perd & s'oublie dans un avenir honnête. Une première faute serait trop dangereuse, si elle ne laissait pas une espérance aux remords : & quelle serait, hélas ! la femme trop heureuse qui n'aurait pas à rougir ?

SCENE XXIV.

Les mêmes , & LA FLEUR.

LA FLEUR à Lisette ; il ne voit pas Florville.

Florville est ici, je viens avertir Madame.

LUCINDE entre Zéline & Florville qu'elle embrasse.
Mes chers enfans, soyez heureux !

LA FLEUR.

Ah ! dieux ! Qu'entends-je ?

LISETTE.

Eh bien ! que dis-tu de cela ?

LA FLEUR.

Je dis que ce mariage ne m'étonne pas, tout le monde s'y oppose. Ma chère Lisette, nous ne réussirons jamais à rien, nous n'avons pas d'ennemis.

LISETTE.



Ah ! vraiment, on s'en passe bien.

LA FLEUR.

Va, crois-moi, on peut les désirer, c'est presque toujours le bonheur qui les donne.

LUCINDE.

Zéline, & vous Florville, n'oubliez jamais les événemens de cette soirée. — La vie ne ferait qu'un lendemain perdu, si la veille n'en était pas la leçon. — Ayez tous deux l'indulgence du bonheur. — On pardonne aisément des torts qu'ont n'eut jamais. Ah ! puisse-je être la dernière victime des Conseils Dangereux !

 FIN DE LA COMÉDIE. 

Quelques personnes m'ont demandé ma Romance , le Rosier de Justine. — Le desir de les obliger me donne bien celui d'en faire des copies , mais je suis si paresseux ! — J'aime mieux la faire imprimer ici. — Ce qui acheve de m'y déterminer , c'est le désagrément d'en rencontrer souvent des copies défectueuses , & cela n'est pas étonnant : Il y a près de deux ans que j'ai fait cette Romance , & on la chante plus souvent qu'on ne la lit , grace à la jolie musique de M. de Monsigni, Capitaine au Régim. de Beauce , qui a fait aussi la musique du Réveil de Zéline.

LE ROSIER DE JUSTINE.

JUSTINE aimait à quatorze ans ,
C'était un peu trop tôt , peut-être ;
Justine & Colin sont enfans ,
En aimant , on cesse de l'être.
Puisque nous ne vivons qu'un jour ,
Et qu'il s'échappe avec vitesse ,
Donnons ses plaisirs à l'amour ,
Ses souvenirs à la sagesse.

DÉJÀ le vent frais du matin
Agitait la tige nouvelle
D'un rosier placé par Colin
Sur la fenêtre de sa belle.
La raison te dit vainement ,
Jeune beauté , sensible & sage ,
De voir dans les soins d'un amant ,
Un danger plutôt qu'un hommage.

PAR les doux rêves de l'amour ,
Justine tendrement émue ,
Soupire & voudrait fuir le jour ,
Quand le rosier frappe sa vue.
Dans le désordre du sommeil ,
Justine y court ; mais l'innocence ,
A l'instant même du réveil ,
A les graces de la décence.

LE berger s'était approché ,
Puis il attendait en silence ,
Près de la fenêtre caché. --
Justine ouvre. -- Colin s'élance. --
Elle veut fuir , il faut rester ;
La belle ne fait plus que faire :
La pudeur lui dit de gronder ,
Un baiser la force à se taire.

DANS ce dangereux abandon ,
Colin qui la trouve plus belle ,
D'une offense obtient le pardon ,
En en faisant une nouvelle.
Colin , ne crains pas sa douleur ,
Lui disait l'amour à l'oreille ,
L'indulgence dort dans son cœur ,
C'est le plaisir qui la réveille.

L'HEUREUX Colin a tout tenté....
Justine s'alarme & chancelle ;
Sous les traits de la volupté ,
Paraît la vertu qu'elle appelle.
Colin vient d'entendre un soupir ,
Préage d'une douce ivresse ;
Et le premier cri du plaisir ,
Est le dernier de la sagesse.

L E T T R E

A Z É L I N E.

J E suis auprès de toi, Zéline, & je t'écris. — Mais tu es la cause & l'objet de tout ce qui m'intéresse, il n'est pas étonnant que je t'adresse tout ce qui m'occupe.

Lorsque j'ai fait ces légers ouvrages, qui ont occupé quelques instans de mon oisive existence, j'ai vu ces persifleurs sans esprit, ces fâts sans moyens, quelques-unes de ces femmes qui ont un peu de tout, excepté des mœurs; enfin j'ai toujours vu les fots se réunir pour me faire la petite guerre, & j'ai dit: la basse envie ne fait donc pas mesurer les succès, elle ne fait que les craindre. — Jean-Jacques Rousseau, d'Alembert, Mabli, vous avez travaillé trente ans pour la gloire, & la gloire n'est que le bruit d'un succès qui désole l'envie. Eh bien! moi, avec un petit rêve, dont on ne parle plus (a), quelques chansons dont on a trop parlé, & une Comédie qui fera peut-être sifflée aujourd'hui. J'ai l'avantage (admirez ce bonheur) d'être presque autant détesté que vous. — la foudre a tombé sur vos œuvres & a brûlé quelques fleurs de votre couronne, je ne méritais pas un si beau malheur: un roseau ne craint pas la foudre, mais il n'est pas à l'abri des insectes, des vers qui rongent & des animaux qui rampent. — Je m'en affligerai dans mon centième volume: en attendant, j'en rirai. — Je me dirai: je suis aimé de ceux que j'estime, & cela me suffit.

Mon départ est décidé, mais ma Zéline, l'absence n'est jamais longue quand on a vraiment le désir de se revoir; le souvenir console, & la confiance rassure.

Voilà, me dis-tu, encore une lettre bien longue; mais, ma belle Zéline, a-t-on jamais tout dit lorsqu'on parle à celle qu'on aime? Zéline, je suis tout à toi. VILLETERQUE.

Vendredi 21 Janvier 1791.

Un moment avant la représentation de ma Comédie.

Les défauts de Lucinde m'alarment, mais les talens de Madame Guérin me tranquilisent. — En voyant Madame Crécy, on oubliera ce qu'elle doit dire, & l'Actrice aimée fera supporter le rôle de Madame Dumont qui, vraiment, n'est pas aimable. — J'en dirais autant des autres Acteurs & Actrices: il est aisé, mais il est inutile de faire l'éloge de ceux qu'on applaudit tous les jours.

(a) Zéna.

